

L'ÉTHIQUE PLATONICIENNE DE LA GUERRE : POUR UNE HUMANISATION

DES CONFLITS ARMÉS EN AFRIQUE

BROU Nanou Pierre, Assistant

Université Alassane OUATTARA/Côte d'Ivoire

Introduction

La guerre n'a pas échappé à la pensée de Platon. Il perçoit son origine dans la non-limitation des besoins des hommes qui les conduit à conquérir d'autres territoires pour l'extension de leur cadre de vie¹. Bergson, à la suite de celui-ci, ne dira pas fondamentalement autre chose lorsqu'il écrit que « l'origine de la guerre est la propriété individuelle ou collective, et comme l'humanité est prédestinée à la propriété par sa structure, la guerre est naturelle »². Une telle perception de l'origine de la guerre montre pourquoi les hommes ont toujours été prêts à se dépouiller, à s'entretuer et à tout détruire.

Après avoir réfléchi sur l'origine de la guerre, Platon fait une réflexion sur ce que doit être le comportement des soldats en période de guerre. Cette réflexion, c'est l'éthique platonicienne de la guerre. Elle « condamne les excès de la guerre et cherche à la réglementer »³ en invitant les soldats ou combattants au respect d'un ensemble de lois ou principes dont le respect contribuera à rendre les guerres moins barbares et moins cruelles. C'est donc à juste titre que Baccou fait remarquer dans l'introduction à *La République* de Platon qu'il existe des lois platoniciennes de la guerre et que celles-ci « résolvent un problème de droit international »⁴. Par exemple, la discrimination entre civils et combattants évoquée par Canto-Sperber⁵ est déjà perceptible chez Platon⁶. Malheureusement, cet aspect de la pensée de ce dernier semble être ignoré. Pour moi, l'éthique platonicienne de la guerre peut contribuer à l'humanisation des conflits armés en Afrique.

Mais comment, à partir de l'éthique platonicienne de la guerre, l'humanisation des conflits armés en Afrique peut-elle être possible ? Cette question centrale suscite d'autres questions : l'éthique platonicienne de la guerre ne révèle-t-elle pas une grande barbarie en Grèce ? Le but de

¹ Platon, *La République*, Paris, Flammarion, 1996, II/373e-374e.

² Bergson, Henry, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF, 1996, p.303.

³ Morel, Yves, « *L'humanité peut-elle réglementer la guerre ?* », in *Débats- Courrier d'Afrique de l'Ouest*, N° 44, Avril 2007, p. 17.

⁴ Baccou Robert, introduction à *La République* de Platon, p.32.

⁵ Canto-Sperber, Monique, *Le bien, la guerre et la terreur. Pour une morale internationale*, Paris, Plon, 2005, p. 279.

⁶ Platon, op.cit. V/471a-472a.



l'éthique platonicienne de la guerre n'est-il pas d'inviter les soldats à la mesure ? Que faut-il faire pour humaniser les conflits armés en Afrique ?

La présente étude a pour objectif essentiel de montrer qu'il existe une éthique platonicienne de la guerre et surtout qu'elle peut aider à réduire les excès en période de conflits armés en Afrique.

Pour y parvenir, j'adopterai une démarche en quatre étapes. D'abord, je montrerai qu'au-delà des apparences, la Grèce était un lieu de grande barbarie. Ensuite, je présenterai l'éthique platonicienne de la guerre comme un refus de la barbarie des soldats. Ensuite, j'indiquerai qu'en Afrique, les conflits armés se caractérisant par leurs excès, ils ne respectent pas dans leur grande majorité, l'éthique platonicienne de la guerre. Enfin, j'évoquerai la nécessité d'éduquer les jeunes Africains en s'inspirant du système éducatif militaire platonicien. Car en le faisant, cela pourrait non seulement aider à éviter les excès en cas de conflits armés, mais aussi, contribuer à réduire de manière significative le nombre de ces conflits, car la paix, le développement et le bonheur collectif sont à ce prix.

I – La Grèce antique : empire de la barbarie ?

La Grèce antique est souvent présentée comme le berceau de la démocratie, de la réalisation des grands travaux et de la révolution architecturale ; comme l'époque des plus grands poètes de l'humanité que sont Homère, Eschyle, Hésiode et Sophocle ; comme le pays des plus grands savants tels que Pythagore et Thalès et surtout, le lieu de naissance et d'émergence de la philosophie à laquelle les noms de Socrate, Platon et Aristote restent intimement liés. Ce monde tel que décrit, nous fait rêver et nous invite à y séjourner. À cet effet, André Bernard écrit : « Nous pouvons être poussés à nous réfugier dans ce jardin de délices que nos études classiques nous ont décrit avec ravissement. Il a existé, nous a-t-on raconté, un pays de rêve, sous un climat idyllique, où vivait une population éprise du beau et du bien, nourrie de philosophie, de poésie et de beaux discours »⁷.

Cependant, la Grèce antique n'a malheureusement pas été « seulement ce jardin des délices où aimaient musarder les philosophes »⁸. Elle a été aussi et surtout, un monde où se déchaînèrent des brutalités inimaginables. Autrement dit, toutes ces belles choses que nous avons apprises de l'Antiquité grecque et de l'époque classique grecque paraissent dans une certaine mesure comme un décor de théâtre dissimulant des réalités souvent abominables.

La réflexion platonicienne sur ce que doit être le comportement des soldats pendant les guerres ou d'une façon générale, sur ce que doit être la guerre et sa pratique, révèle ainsi, d'une

⁷ Bernard, André, « *Antiquité grecque : La grande barbarie* » in *Écrire la guerre, de Homère à Edward Bond*, Magazine littéraire, N° 378, Paris, Juillet-Août 1999, p.32.

⁸ Bernard, André, op.cit. p.32.

part, que la Grèce n'était pas étrangère à la guerre et même que les conflits qui ont opposé les Grecs entre eux et les Grecs aux autres peuples, se sont déroulés dans la plupart du temps, sans tenir compte des exigences morales ou éthiques inhérentes à la sacralité de la vie. D'où leur grande barbarie. D'autre part, à travers cette réflexion, Platon condamne les excès des soldats grecs. Cette condamnation des excès se manifeste par sa volonté réelle à régler la guerre.

Pour comprendre le bien-fondé de la volonté de Platon à régler la guerre, il ne faut pas ignorer que la Grèce a hérité d'une situation géographique peu confortable qui conduira les Grecs à conquérir de nombreux territoires. Aussi étaient-ils éparpillés sur les bords de la méditerranée orientale dans de petits pays formant autant de cités indépendantes. Chaque cité avait ses mœurs, us et coutumes, son mode de vie économique et politique particulier. Parmi ces cités, deux d'entre elles se sont positionnées comme les plus puissantes du monde grec. Il s'agit de la cité d'Athènes et de la cité de Sparte. Cité démocratique et capitale de la région de l'Attique, Athènes était la plus puissante des cités grecques. Sa puissance reposait sur sa suprématie économique, politique et culturelle qui a été possible grâce à une politique conquérante et impérialiste que justifie Alcibiade dans un discours rapporté par Thucydide :

« Nous ne sommes pas libres de régler, comme on établit un budget, l'extension que devra prendre notre empire. Nous nous sommes mis dans une situation telle que, par la force des choses, nous devons à la fois préparer de nouvelles conquêtes et éviter tout abandon, car nous serions en danger de tomber sous la domination étrangère, si nous cessions nous-mêmes de dominer. Il ne vous est pas permis d'envisager le repos à la façon des autres peuples, à moins de renoncer aussi à toutes vos habitudes pour vivre comme eux »⁹.

Alcibiade révèle ainsi les raisons profondes de la position offensive et impérialiste de la cité d'Athènes qui l'ont contrainte à s'engager dans plusieurs conflits armés. Quant à la cité de Sparte, elle était la capitale de la Laconie. C'était une cité plus ou moins aristocratique qui était une grande puissance sur le plan militaire. André Cresson qui s'est intéressé de plus près à la vie de cette cité grecque révèle : « Ici, les arts, les sciences, les lettres, la philosophie ne comptent pour rien. [...] Les citoyens libres, hommes et femmes sont astreints à une vie austère et dure. Tout s'oriente vers la formation d'un personnel de guerriers, de gymnastique intense, d'exercices militaires »¹⁰.

En tant qu'une autre puissance militaire, la cité de Sparte se révèle comme la grande rivale de la cité d'Athènes. Le monde grec se voit ainsi divisé en deux : les partisans d'Athènes et les partisans de Sparte, division à laquelle se superposait celle entre partisans de la démocratie et

⁹ Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, Tome 2, Livre VI, Paris, Gallimard, 1966, p.153.

¹⁰ Cresson, André, *Socrate* Paris, PUF, 1962, p.37.

partisans de l'aristocratie. C'est ce conflit entre Sparte et ses alliés d'un côté, Athènes et les siens de l'autre qui fut à l'origine de la guerre du Péloponnèse. Cette guerre fait partie des nombreuses guerres entre les Grecs et celles que les Grecs ont livrées contre d'autres peuples ou les Barbares. Dans le *Ménexène*¹¹, Platon évoque justement ces deux catégories de guerres qui ont fini par avoir raison de l'hégémonie et de la stabilité de la Grèce. *Les Lois* sont plus précises sur ce point, car Platon y montre qu'il y a deux sortes de guerres : « une que nous appelons tous guerre civile et qui est de toutes les guerres la plus pénible, et l'autre [...] qui nous met aux prises avec les ennemis du dehors, les étrangers, et qui est beaucoup plus bénigne que la précédente »¹².

Les causes de la guerre entre Athènes et Sparte ou guerre du Péloponnèse sont nombreuses : l'impérialisme des deux cités, leur leadership, le désir de domination économique – par exemple, le désir d'Athènes de contrôler le commerce du blé – et le triomphe de systèmes politiques, économiques et sociaux – par exemple, Athènes voulait imposer la démocratie et Sparte, la monarchie. Les intérêts en jeu ont contraint chacune des deux parties à faire appel à des mercenaires et à opter pour un jeu d'alliances. C'est l'implication des mercenaires et le jeu d'alliances, qui ont contribué à faire de la guerre du Péloponnèse, un conflit à la fois très long et très violent, en termes de perte en vie humaine, de traumatisme psychique, de perte en biens matériels, en intensité des combats ; en termes de nombre d'années et de l'étendue du théâtre des hostilités. Dans son œuvre, *Les Anciens Grecs*, Finley nous situe sur le désastre que constitue la guerre du Péloponnèse pour la Grèce toute entière :

« Ce fut une guerre absolument sans précédent à tous égards, pour le nombre de participants – à la fois le nombre d'États et le nombre d'hommes - pour sa durée [...] pour son influence sur les mentalités, pour l'importance capitale prise par la puissance maritime, et pour la façon dont le théâtre des hostilités effectives se déplaça à travers tout l'espace, de l'Asie mineure à la Sicile, et souvent, simultanément, en plusieurs régions très éloignées [...] La guerre fut donc un désastre non seulement pour Athènes mais pour toute la Grèce »¹³.

Thucydide nous révèle à son tour un aspect des tristes réalités de cette guerre en écrivant que « les morts étaient restés sans sépulture et celui qui apercevait à terre le corps d'un de ses camarades éprouvait à cette vue un chagrin mêlé d'angoisse. Ceux qu'on abandonnait vivants, les blessés et les malades, offraient un spectacle plus affligeant que les cadavres et inspiraient plus de pitié que ceux qui avaient péri »¹⁴.

¹¹ Platon, *Ménexène*, Paris, Flammarion, 1967, 220a-246a, traduit par E. Chambry.

¹² Platon, *Les Lois*, Paris, Les Belles Lettres, 1956, Lois I, 629d, traduit par A. Diès.

¹³ Finley, Moses, *Les Anciens Grecs*, Paris, François Maspero/ Fondations, 1981, p.p.61-63, traduit de l'anglais par Monique Alexandre.

¹⁴ Thucydide, op.cit. p.318.



La guerre apparaît ainsi comme la plus laide et la plus triste des inventions des hommes dans la mesure où elle anéantit la vie, la désacralise, bafoue la dignité humaine et animalise le soldat ou le combattant en l'entraînant dans les excès, c'est-à-dire la démesure.

II- L'éthique platonicienne de la guerre comme refus de la barbarie

Face à la barbarie des soldats ou cours des guerres civiles et médiques Platon fait une réflexion critique sur le comportement des soldats dans le but de les inviter à la mesure, c'est-à-dire à la tempérance. Cette réflexion critique sur l'attitude des soldats ou combattants en temps de guerre, c'est l'éthique platonicienne de la guerre. Elle aboutit à des lois ou principes. Si ceux-ci sont enseignés aux soldats-citoyens pendant leur éducation, leur manière¹⁵ de se comporter à la guerre sera plus saine, plus honorable et plus humaine à l'égard de leurs camarades, de leurs ennemis, des populations civiles, des blessés, des morts et même des biens matériels. La raison d'être de ces lois ou principes est donc l'humanisation de la guerre. Autrement dit, l'humanisation de la guerre consiste à définir un cadre éthico-juridique visant à réduire les horreurs de celle-ci.

En période de guerre dans un pays ou une région donnée, toutes les vies humaines sont en jeu. Certaines sont anéanties. D'autres le seront certainement aussi longtemps que dureront les hostilités. La guerre ne se pratique pas n'importe comment. Le soldat doit savoir « contre qui il faut la faire ou non »¹⁶. La guerre est donc une entreprise très délicate dont la pratique exige de véritables soldats. C'est pourquoi « il est de la plus haute importance que le métier de la guerre soit bien pratiqué »¹⁷. Pour que la guerre soit bien pratiquée comme le dit Platon, il faut des soldats capables de se maîtriser, c'est-à-dire capables de dominer ou de contenir leur instinct agressif source d'excès et de barbarie. Ils doivent pouvoir s'élever au-dessus de l'homme ordinaire. En effet, comme le montre Freud, dans *Malaise dans la civilisation*, l'homme n'est point cet être débonnaire assoiffé d'amour, mais c'est un être en qui sommeille une force obscure et destructrice : l'instinct agressif. Ainsi, tout homme peut devenir violent et constituer à tout moment, une menace pour ses congénères :

« L'homme n'est pas une douce créature qui a besoin d'amour et qui peut, tout au plus, se défendre quand on l'attaque, mais il doit également compter une part considérable d'agressivité parmi ses tendances pulsionnelles. Par conséquent, son prochain est pour lui non seulement une aide éventuelle et un objet sexuel, mais aussi une tentation de satisfaire son agressivité à ses dépens, exploiter sa force de travail sans dédommagement, de l'utiliser

¹⁵ Platon, Œuvres complètes, *Premier Alcibiade*, Paris, Flammarion, 2011, 107c-107e, sous la direction de Luc Brisson.

¹⁶ Idem, 109d-110c.

¹⁷ Platon, *La République*, II/373 e-374a.



sexuellement sans son consentement, de le dépouiller de ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le torturer et de le tuer. [...] L'homme est un loup pour l'homme ; qui, au regard de toutes les expériences de la vie et de l'histoire, aurait le front de contester un tel adage ? »¹⁸.

S'inscrivant dans la logique hobbesienne, Freud peut donc soutenir que lorsque les conditions d'expression de cette agressivité cruelle sont réunies, elle révèle que « l'homme est une bête sauvage qui n'a aucune pitié pour son espèce »¹⁹.

En réalité, les hommes naissent potentiellement bons et potentiellement méchants. Et ils ne deviennent bons ou méchants que par l'action de la société à travers l'éducation. C'est pourquoi dans le penser platonicien, l'éducation, depuis la tendre enfance est très importante parce que déterminante dans la constitution de la personnalité des individus. Tel est ce que Platon a voulu signifier en écrivant que « le commencement, en toute chose, est ce qu'il y a de plus important, particulièrement pour un être jeune et tendre. C'est surtout alors en effet, qu'on le façonne et qu'il reçoit l'empreinte dont on veut le marquer »²⁰. Il ne suffit donc pas « de prendre [...] des armes et instruments de guerre pour devenir, le jour même, »²¹ soldat ou bon soldat. Pour être bon soldat, il faut avoir « des aptitudes naturelles »²² et avoir une éducation militaire.

Si Platon dénonce le comportement barbare des soldats grecs en période de guerre, à sa suite, Nietzsche ira plus loin en évoquant la barbarie des Grecs que cachent certaines apparences. À cet effet, il écrit :

« Flairer chez les Grecs de "belles âmes" soucieuses de "juste milieu" et d'autres perfections, admirer par exemple chez eux le calme dans la grandeur, la noble simplicité – j'ai été gardé de cette "haute naïveté", une niaiserie allemande en fin de compte, par le psychologue que je portais en moi. Je vis leur instinct le plus violent ; la volonté de puissance, l'institution de mesures précautions pour se garantir réciproquement des "matières explosives" qu'ils avaient en eux. L'énorme tension intérieure se déchargeait en haines terribles et implacables au-dehors : les villes se déchiraient réciproquement [...] le danger était toujours proche, il guettait partout »²³.

¹⁸Freud, Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, Traduit de l'allemand par Aline Weill, Paris, Payot, 2011, p.117.

¹⁹ Idem, p.118

²⁰ Platon, *La République*, Paris, Flammarion, 1996, II/376c-377b.

²¹ Platon, op.cit. II/373e-374e.

²² Ibidem.

²³ Bernand, André citant Nietzsche in op.cit, p.10.

Quelle est l'origine de la barbarie des Grecs en général et des soldats grecs en particulier ? En effet, Chaque peuple a son tempérament, sa vision du monde, ses aspirations, son état d'esprit, etc. qui dépendent à la fois de choses extérieures comme le climat, le relief, les besoins naturels et surtout de choses intérieures comme les idées, que les intellectuels impriment dans la conscience de ce peuple. C'est ce qui constitue sa personnalité ou son identité qui le distingue à tous égards des autres peuples en termes de spécificités. Et dans l'Antiquité grecque, les poètes étaient ces intellectuels. Tous, ils ont joué un rôle déterminant dans l'éducation des Grecs. En un mot, ils étaient considérés comme les éducateurs de la Grèce. Mais Homère était considéré comme le plus grand de ces poètes. Dans son œuvre *Paideia*, Williams Jaeger le montre en ces termes : « Les Grecs estimaient toujours qu'un poète était, au sens le plus large et le plus profond, l'éducateur de son peuple. Homère ne constituait que l'exemple le plus fameux »²⁴.

Cette grandeur d'Homère bute cependant sur deux limites majeures qui constituent la trame de son œuvre et qui nous paraissent avoir négativement impacté le comportement des combattants ou soldats grecs ainsi que le montrent les différentes guerres dans lesquelles la Grèce s'est engagée. Il s'agit premièrement, de la témérité et de la cruauté de ses héros : « Le grand éducateur de la Grèce, [...] Homère, a créé des héros qui sont avant tout des combattants et qui ne répugnent à aucune atrocité »²⁵. Il s'agit deuxièmement, de sa passion pour le mal, pour la mort. Homère a célébré la mort en voulant la voir sous toutes ses formes les plus laides et a trouvé dans une noblesse littéraire presque inégalée, les mots funestes pour apprendre aux combattants à la semer avec la plus grande animosité. André Bernard nous apprendra à cet effet, ceci :

« On trouve chez Homère les mille façons de porter des coups mortels. Les points les plus vulnérables du guerrier étant la tête, le cœur et le ventre, Homère apprend l'art de faire sauter un œil de son orbite, de trancher une tête d'un coup de glaive, de briser une vertèbre cervicale, mais aussi de frapper en plein cœur ou de répandre les viscères de l'adversaire »²⁶.

Homère apparaît ainsi comme un sanguinaire parce que la vie humaine semblait ne pas avoir de valeur à ses yeux. Nous pouvons donc comprendre les raisons pour lesquelles, Platon ironise avec l'idée de la grandeur de ce dernier. Un faiseur de « fables menteuses »²⁷ peut-il, en effet, être vraiment grand ? La grandeur d'un homme ne se résume pas au fait de mettre son génie au service de la destruction de la vie humaine, d'inciter à la haine, à la barbarie et à la cruauté, mais plutôt en la capacité de cet homme à aimer la vie, à la faire aimer, à la respecter, à la faire respecter, à la

²⁴ Jaeger, Williams, *Paideia*, Paris, Gallimard, 1988, p.64.

²⁵ Bernard, André, « *Antiquité grecque : La grande barbarie* », in *Ecrire la guerre de Homère* à Edward Bond, Magazine littéraire, N°378, Paris, Juillet-Août 1999, p.33.

²⁶ Ibidem.

²⁷ Platon, *La République*, II/377b-378b.



préservé, à la faire préserver, à la valoriser et à la faire valoriser. Dans cette logique, l'éthique platonicienne de la guerre apparaît aussi comme une critique de certains aspects de la production des poètes grecs et particulièrement Homère sur lequel reposait l'éducation grecque.

À la différence d'Homère, Platon invite les soldats grecs au respect de la vie de leurs concitoyens et des non-Grecs, ainsi que du respect de leurs biens. Ce respect de la vie humaine en particulier qui est une sorte de rupture d'avec le poète est révélée dans *La République* par un ensemble de principes que Platon énumère en faisant justement allusion aux soldats grecs. Voici donc ce qu'il écrit relativement aux comportements que doivent avoir ces derniers sur les champs de batailles :

«- Grecs, ils ne ravageront pas la Grèce et ne brûleront pas les maisons ; il ne regarderont pas comme des adversaires tous les habitants d'une cité, hommes, femmes, enfants, mais seulement ceux, en petit nombre, qui sont responsable du différend ; en conséquence, et puisque la plupart des citoyens sont leurs amis, ils se refuseront à ravager leurs terres et à détruire leurs demeures ; enfin ils ne feront durer le différend qu'autant que les coupables n'auront pas été contraints, par les innocents qui souffrent, à subir le châtiment mérité.

-Je reconnais avec toi que nos citoyens doivent ainsi se comporter à l'égard de leurs adversaires, et traiter les barbares comme les Grecs se traitent maintenant entre eux »²⁸.

Ces principes ou lois de la guerre témoignent du désir de Platon de voir la guerre se pratiquer autrement, c'est-à-dire en faisant en sorte que les excès cessent par la réglementation de celle-ci. Car il est convaincu qu'une guerre réglementée est plus susceptible d'éviter les horreurs qu'une guerre non réglementée. Il y a donc chez Platon, une sorte de droit de la guerre, une pensée humanitaire qui, en ayant rien à envier au Droit international humanitaire moderne, peut le compléter ou l'éclairer. Cette pensée humanitaire qui peut s'appliquer à tous les conflits – conflits internationaux et conflits non internationaux ou guerres civiles – fait partie de l'éthique platonicienne de la guerre. Cette dernière doit donc être comprise comme l'ensemble des exigences qui permettent de préserver les biens matériels, le maximum de vies en général et humaines en particulier et de respecter la dignité et les droits inhérents à l'humanité des uns et des autres en période de guerre ou de conflit armé. Elle révèle que livrés à eux-mêmes, les soldats sont capables de pires violences aveugles et gratuites. L'éthique platonicienne de la guerre veut donc indiquer aux soldats les limites de leurs actions. C'est pourquoi Platon interdit aux soldats grecs de faire la différence entre une vie grecque et une vie barbare. Toute vie humaine doit être préservée et dignifiée. Cette noble manière de considérer les choses, pour triompher, nécessite un nouveau type

²⁸ Platon, Op.cit. V/471a-472a.

de soldats. Le véritable soldat ne sera pas un vulgaire assassin. Il devra être capable de s'arrêter devant tout ce qui pourrait le déshonorer – comme par exemple le fait de s'en prendre aux populations civiles ou de tuer un ennemi qui s'est rendu – parce qu'il aura été formé avec fermeté et dans la rigueur pour être, certes courageux, mais aussi tempérant. Un tel soldat aura une haute idée de sa personne et en tenant à l'honneur, refusera par exemple, de dépouiller les cadavres et d'interdire à l'ennemi de les enlever.

Au regard de la recommandation faite par Platon, à savoir qu'« il faut [...] cesser de dépouiller les cadavres et d'interdire à l'ennemi de les enlever »²⁹, l'on comprend que les soldats grecs n'avaient aucun respect pour les morts sur les champs de batailles, surtout quand ils étaient leurs ennemis. En se comportant ainsi, et en ravageant les terres de leurs ennemis, en brûlant les maisons de leurs concitoyens, en faisant durer les conflits puisqu'ils en tiraient profit et en s'en prenant aux populations civiles – enfants, femmes, vieillards, invalides – ils apparaissent comme des lâches, c'est-à-dire des mauvais soldats. C'est cela qui a sans doute choqué Platon et qui l'a conduit au projet de création d'une nouvelle et véritable armée, respectueuse des droits de l'homme et des lois de la guerre.

En Afrique, pendant les conflits armés, toutes les atrocités inimaginables et de graves violations des droits de l'homme sont régulièrement commises. Ces conflits sont donc loin de respecter les exigences de l'éthique platonicienne de la guerre.

III/ Les conflits armés en Afrique et le non respect de l'éthique platonicienne de la guerre

La guerre proprement dite engage au moins deux nations qui s'opposent, certes, militairement, mais aussi de nos jours, médiatiquement et diplomatiquement pour affaiblir un camp afin de lui imposer un certain nombre de choses. Ainsi considéré, le terme de guerre ne semble pas convenir à la sombre et inquiétante actualité africaine dans la mesure où, depuis plusieurs décennies, les conflits entre nations africaines sont rares³⁰. C'est à l'intérieur des États que les conflits ont lieu, même s'il est souvent vérifié que des parties engagées dans ses conflits bénéficient de soutiens extérieurs. Il serait plutôt juste de parler de guerres civiles que de guerres entre nations africaines même si dans les deux cas, il s'agit d'une « lutte armée et sanglante entre groupements organisés »³¹.

²⁹ Idem, V/469b-470b.

³⁰ Les récents cas de guerres entre nations africaines sont le conflit entre le Soudan du Sud et le Soudan du Nord et le conflit qui a opposé l'Éthiopie à l'Erythrée.

³¹ Hytier, Adrienne, citant Gaston Bouthoul in *La guerre*, Paris, Bordas, 1991, p.9.



Selon Francis Deng, dans *Les réfugiés de l'intérieur*, les causes des conflits armés en Afrique sont :

« Crises d'identité et d'unité nationales, faiblesse et inefficacité de l'État, capacités limitées de production et de distribution des ressources, mais surtout tension entre d'une part les forces économiques et politiques centralisées, et d'autre part les exigences d'autonomie et de participation équitable à la vie politique et économique des divers groupes qui constituent la population »³².

Mais s'il répertorie plusieurs causes, ce n'est pas le cas pour Soro David, chez qui, « les crises que traverse l'Afrique sont le corollaire de la mauvaise gestion de l'intégration de nos États »³³. Tous les deux, ils font preuve d'une grande objectivité, car ils évoquent respectivement ici, des éléments confligènes avérés. Une étude réalisée par la Banque mondiale et intitulée *Briser la spirale des conflits : Guerre civile et politique de développement* révèle que « la majorité des guerres sont aujourd'hui des guerres civiles »³⁴. Cette même étude distingue d'une part, la guerre civile de la guerre entre États et la violence collective :

« La guerre civile diffère radicalement et du conflit entre nations et de la violence collective. À la différence de la guerre entre nations, les combats se déroulent en dehors de tout cadre dûment structuré et au sein même de la société. À la différence de la violence collective, elle implique l'existence d'une organisation rebelle bien armée et incorporant des combattants en plein temps »³⁵.

Et d'autre part, cette étude de la Banque Mondiale nous instruit sur les critères à partir desquels, un conflit peut être qualifié de guerre civile : « On parle de guerre civile lorsqu'une organisation rebelle identifiable défie militairement le gouvernement et que la violence qui en résulte entraîne la mort de plus de mille personnes, avec un minimum de cinq pour cent dans chaque camp »³⁶.

Le nombre pléthorique des victimes nous situe sur le caractère barbare et cruel des guerres civiles en Afrique et nous donne la preuve que l'éthique de la guerre ou le droit de la guerre est par ignorance et surtout par mépris, foulée aux pieds, dans la mesure où comme le dit si bien Braud dans

³² Deng, Francis, *Les réfugiés de l'intérieur*, Paris, Nouveaux Horizons, 1993, p.129, traduit par Larry Cohen.

³³ Soro, David Musa, *L'intégration, condition de la paix et du développement en Afrique*, Abidjan, Balafons, 2011, p.16.

³⁴ Banque mondiale, *Briser la spirale des conflits : guerre civile et politique de développement*, Paris, Nouveaux Horizons, 2005, p.13, traduit de l'américain par Monique Berry.

³⁵ Idem, p.26.

³⁶ Banque mondiale, op.cit. p.26.

Violences politiques, « le mépris autorise les excès ». ³⁷ Et dans les guerres civiles en Afrique, les « cruautés innombrables » ³⁸ sont la preuve manifeste de ces excès et constituent la caractéristique des « ruptures brutales de paix » ³⁹, dont les modalités sont les coups d'État et surtout les rébellions que l'on peut considérer comme l'élément catalyseur de ces ruptures brutales de paix.

En effet, en tant qu'organisations politiques, militaires et commerciales, les groupes rebelles investissent trois champs à savoir le champ politique, militaire et économique. Cela est d'autant plus dangereux que ce qui caractérise les rébellions, c'est-à-dire les organisations militaires parallèles, c'est la violence aveugle. Et cette violence traverse chacun de ces trois champs. Conséquences : des traumatismes à la fois violents et nombreux : « violences physiques, sexuelles et psychologiques, déplacements massifs des populations soit en migration interne ou externe, destruction et perte en vie humaine [...] Tous sont atteints : hommes, femmes et enfants, forces armées et population civile » ⁴⁰. Outre ces traumatismes qui constituent de graves violations des droits de l'homme et du citoyen, il faut ajouter la désorganisation de la vie sociale et économique et l'abandon du projet de développement local ⁴¹. « Comment penser le développement, lorsque la paix nécessaire à la sérénité fait défaut ? » ⁴², s'interroge, en effet, légitimement Soro David.

Sans vouloir cependant sous-estimer les différentes causes des conflits armés en Afrique identifiées par les uns et les autres et sans avoir la prétention de proposer une recette capable d'éviter à l'Afrique des rébellions et des guerres civiles, nous voulons simplement dire qu'au-delà de ces causes dont nous reconnaissons l'objectivité, il y a un véritable problème d'éducation des jeunes, potentiels militaires des armées nationales, mais aussi potentiels membres de groupes rebelles.

Les atrocités perpétrées par les rébellions sont en grande partie dues au fait que la plupart des combattants rebelles ignorent l'éthique militaire, le droit de la guerre ou l'éthique de la guerre. Le Comité International de la Croix Rouge (CICR) fait un effort à la fois remarquable et louable en essayant de former tous ceux qui sont engagés dans un conflit au respect des « règles qui, en temps de guerre, protègent les personnes qui ne participent, ou ne participent plus, aux hostilités » ⁴³. Mais cette initiative, quoique louable, a des limites, car il ne faut pas attendre que des rébellions naissent et qu'elles entraînent des guerres civiles qui dévastent tout un pays ou déstabilise toute une région,

³⁷ Braud, Philippe, *Violences politiques*, Paris, Seuil, 2004, p.184.

³⁸ Idem, p.89.

³⁹ Coulibaly, Mamadou, « *Coups d'État, rébellions, crises : Le drame de l'Afrique* » in le quotidien *Fraternité matin*, N°13529 du lundi 14 décembre, Abidjan, 2009, p.2.

⁴⁰ Bissouma, Anne-Corine et Anoumatacky, Madjara, « *Les traumatismes psychiques, une réalité en Côte d'Ivoire* » in *Débats-Courrier d'Afrique de l'Ouest*, n° 94, Abidjan, CERAP, Avril 2012, p.15.

⁴¹ Deng, Francis, *Les réfugiés de l'intérieur : Un défi pour la communauté internationale*, Paris, Nouveaux Horizons, 1993, p.135.

⁴² Soro, David Musa, *L'intégration, condition de la paix et du développement en Afrique*, Abidjan, Balafons, 2011, p.14.

⁴³ Comité International de la Croix-Rouge, *Découvrez le CICR*, Genève, CICR, 2005, p.15.

pour former les groupes paramilitaires – groupes rebelles, groupes d’auto-défense et milices – et les armées régulières⁴⁴ aux lois de la guerre.

Pour qu’il y ait moins de conflits armés en Afrique et pour que ceux qui surgiraient soient moins violents et barbares, il faut éduquer les jeunes – garçons et filles – en adoptant et en adaptant le système éducatif militaire de Platon aux réalités africaines.

IV/ Le système éducatif militaire platonicien : paradigme d’éducation et d’humanisation des conflits armés en Afrique

En Grèce, étaient en général exclus de la formation militaire la femme « en raison de son statut biologique confinée dans le statut juridique qui lui est assigné »⁴⁵, l’étranger et l’esclave qui « n’échapperont qu’exceptionnellement à l’exclusion ou à la marginalisation qui sont leur destin normal »⁴⁶. Seuls les jeunes garçons âgés de quatorze ou seize ans, fils de citoyens, appelés à être aussi citoyens, étaient autorisés à effectuer la formation militaire jusqu’à vingt ans. Bien qu’étant obligatoire, elle apparaît, à certains égards, plutôt comme un privilège qui leur était réservé et constituait l’occasion pour accéder pleinement au statut de citoyens qui n’était rien d’autre que l’entrée dans le monde des adultes. Des épreuves sanctionnaient leur passage d’adolescents au statut d’hommes faits.

À Athènes particulièrement, il s’agissait du service éphébique qui était la formation à la fois morale, civique, religieuse et militaire des jeunes citoyens. Il était obligatoire et durait deux ans. Au terme de ces deux ans de formation, le jeune citoyen prêtait un serment dont Lonis nous fait connaître le contenu :

« Je ne déshonorerai pas les armes sacrées ; je n’abandonnerai pas mon compagnon au combat là où je serai en ligne ; je combattrai pour la défense de ce qui est prescrit par les dieux et les hommes ; je ne laisserai pas ma patrie amoindrie mais plus grande et plus forte, dans la mesure de mes forces et avec l’aide de tous ; j’obéirai à ceux qui exercent à chaque fois le pouvoir avec sagesse ainsi qu’aux lois établies et à celles qui seront établies avec sagesse ; et si quelqu’un veut renverser ces lois ou les enfreindre, je ne le permettrai pas mais je les défendrai dans la mesure de mes forces et avec l’aide de tous. Je respecterai les cultes ancestraux. En soient témoins [...] Arès et Athéna Aréia, Zeus [...] »⁴⁷.

⁴⁴ En ce qui concerne les militaires de l’armée régulière, ils sont censés avoir déjà reçu une formation en droit humanitaire. Il s’agit pour eux, de formations de mise à niveau ou de recyclages.

⁴⁵ Lonis, Raoul, *La cité dans le monde grec*, Paris, Nathan, 1996, p.33.

⁴⁶ Idem, p.p.33-34.

⁴⁷ Lonis, Raoul, citant M. Tod in *La cité dans le monde grec*, p.38.



Ce serment révèle avec clarté et profondeur que le soldat doit incarner le véritable citoyen, c'est-à-dire qu'il doit être un homme d'honneur, patriote, courageux, ferme, respectueux des lois et pieux. Cependant, pour Platon, le service militaire et précisément le service éphébique qui constituait l'essentiel de l'éducation athénienne – et dont le citoyen-soldat athénien était le produit – avait des limites. À travers cette éducation, on ne pouvait donc pas pleinement former des soldats capables de respecter ce serment. S'inspirant de l'éducation militaire de Sparte, le système éducatif platonicien se veut plus complet dans la mesure où, il vise à former non seulement de bons citoyens, mais également de bons guerriers et de bons dirigeants. Ce système comprend deux cycles. Le premier cycle est réservé à la production des futurs guerriers. Il est commun à tous les enfants, garçons et filles. Il peut se diviser en deux périodes. La première concerne les enfants de trois ans. Ces derniers reçoivent une formation physique, esthétique, civique et moral jusqu'à leur treizième année. La seconde, de leur treizième à leur seizième année, pendant laquelle aux matières éducatives de la première période, s'ajoutent la lecture, l'écriture, les mathématiques – l'arithmétique et la géométrie⁴⁸ – et l'astronomie. Pour cette même période, Platon préconise que l'éducation guerrière des adolescents de seize ans soit complétée jusqu'à leur vingtième année, par la chasse et par la vue des combats. Le deuxième cycle de l'éducation platonicienne concerne les adolescents dont l'âme a manifesté les penchants les plus nobles, et les aptitudes les plus sérieuses pour la philosophie. De ce cycle, sortiront les futurs magistrats de la cité. La formation au niveau de ce second cycle est exclusivement scientifique. Son but est d'amener le futur magistrat à accéder à l'être des choses qui est dans le monde intelligible et dont le monde sensible n'est que l'ombre et la copie. Seul au philosophe, il est donné de contempler le monde intelligible. Car il est celui qui « essaie, par la dialectique, sans l'aide d'aucun sens, mais au moyen de la raison, d'atteindre à l'essence de chaque chose, et [...] il ne s'arrête point avant d'avoir saisi par la seule intelligence, l'essence du bien »⁴⁹.

Mais cette contemplation des Idées et de l'Idée du Bien ne peut se faire sans un apprentissage préalable de la dialectique ou la méthode philosophique qui tourne les regards de l'âme de la contemplation des choses sensibles à celle des choses intelligibles. Aussi Platon recommande-t-il que pendant dix ans, c'est-à-dire de la vingtième à la trentième année, le futur philosophe-magistrat reçoive un enseignement scientifique. Pendant cette période, cinq sciences à la fois abstraites et mathématiques sont enseignées. Il s'agit de l'arithmétique, de la géométrie plane, de la stéréométrie, de l'astronomie et de la musique. L'étude de ces sciences a pour but d'amener le

⁴⁸ Les mathématiques, c'est-à-dire la géométrie et l'arithmétique ont un caractère pratique.

Leur but est d'apprendre au futur soldat à calculer, à mesurer les lunes, les surfaces et les solides, à se guider d'après la marche des astres.

⁴⁹ Platon, *La République*, VII/532a-533a.

futur philosophe « à la découverte des rapports et de la parenté qu'elles ont entre elles, et [...] la nature du lien qui les unit [...] »⁵⁰.

L'éducation platonicienne qui est une sorte de service militaire complet apparaît ainsi plus élaborée, plus systématisée et plus complète que le service éphébique athénien. Avec Platon, éduquer les jeunes citoyens et futurs citoyens, revient à les former militairement, philosophiquement et politiquement : à travers la formation militaire, ils développent des aptitudes physiques et mentales, apprennent l'art de la guerre et les lois de la guerre. Quant à la formation philosophique, elle détourne la raison de ceux qui l'ont reçue, du monde sensible vers le monde intelligible pour contempler les Idées et l'Idée du Bien. La formation politique permet aux citoyens devenus chefs de la cité de gouverner cette cité en s'inspirant de l'Idée du Bien qu'ils ont contemplée.

L'originalité, la rigueur et les domaines – militaire, philosophique et politique – qu'il embrasse font du système éducatif platonicien ce qui semble convenir à « l'éducation de l'enfance et de la jeunesse »⁵¹ en Afrique. Car avec ce système éducatif, il y a de fortes chances que des jeunes ou des soldats ne prendront pas les armes contre leur patrie, ne désobéiront pas aux lois et à ceux qui les incarnent. En période de guerre, ceux-ci n'abandonneront pas leurs compagnons au combat, n'abandonneront pas les armes, mais défendront leur mère patrie, combattront uniquement les combattants ennemis et attaqueront uniquement les objectifs militaires. Concernant les ennemis qui se rendront, ils ne les combattront pas. Au contraire, ils recueilleront, protégeront et soigneront les blessés et les malades – amis, ennemis ou civils – traiteront humainement les prisonniers et toutes les personnes civiles et tous les ennemis qui se trouveront en leur pouvoir. Dans ce même élan, ils ne prendront pas des otages, s'abstiendront de tout acte de vengeance et respecteront les biens d'autrui. Car ils seront pleins de connaissances et auront des aptitudes leur permettant de se maîtriser, de faire des choix objectifs et responsables pour le bien-être des États auxquelles ils appartiennent. Une telle initiative profitera à terme, à l'Afrique qui a besoin de paix pour son développement.

Conclusion

Il existe une éthique de la guerre chez Platon. Elle révèle qu'il a observé la guerre se manifester et se déployer tristement à travers la barbarie des soldats. Et il s'est rendu compte qu'elle est susceptible des pires horreurs. Il s'agit donc de sauver des hommes de l'emprise du mal en décriant le comportement irresponsable des soldats qui, par manque d'une droite éducation, n'ont pas le sens de la mesure et pour qui, dans une guerre ou un conflit, tout est donc permis.

⁵⁰ Platon, Op.cit., VII/530e-531e.

⁵¹ Platon, Op.cit. VI/423c-424c.

Contre ces « hommes intempérants »⁵² que sont ces soldats, Platon montre que même dans la guerre, tout ne saurait être permis. Il y a des lois ou principes à partir desquels, le comportement des soldats peut être amélioré. Une telle réflexion qui montre les limites du comportement des soldats à la guerre et qui les instruit en leur suggérant l'attitude idoine à avoir peut aider l'Afrique où de violentes crises sociopolitiques secouent certains États et dont les conséquences sont multiples et profondes. L'expérience a montré que dans les conflits armés en Afrique, ce sont les groupes paramilitaires ou « les civils qui s'improvisent combattants »⁵³ qui sont en général plus enclins à de graves violations des droits de l'homme et non les armées régulières, « soumises à une discipline exigeante »⁵⁴. L'Afrique doit briser la spirale de la violence qui l'enveloppe et qui l'étreint. Pour se libérer de cette spirale de la violence et être un continent en paix, développé et heureux, il faut que pour l'éducation de sa jeunesse, fleuron de son avenir, l'Afrique s'inspire sereinement du système éducatif platonicien.

Bibliographie

- ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, Paris, Seuil, 1990, traduit par J. Tricot.
- ARON, Raymond, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1984.
- BANQUE MONDIALE, *Briser la spirale des conflits : guerre civile et politique de développement*, Paris, Nouveaux Horizons, 2005, traduit par Monique Berry.
- BARTHÉLEMY, Christophe, *La judiciarisation des opérations militaires*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- BERGSON, Henry, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF, 1996.
- BERNARD, André, « Antiquité grecque : la grande barbarie » in *Écrire la guerre, d'Homère à Edward Bond*, Magazine littéraire, N°378, Paris, Juillet-Août, 1999.
- BISSOUMA, Anne-Corine, et ANOUMATAKY, Madjara, « Les traumatismes psychiques, une réalité en Côte d'Ivoire » in *Débats-Courrier d'Afrique de l'ouest*, N°4, Abidjan, CERAP, Avril 2012.
- BRAUD, Philippe, *Violences politiques*, Paris, Seuil, 2004.
- CANTO-SPERBER, Monique, *Le bien, la guerre et la terreur. Pour une morale internationale*, Paris, Plon, 2005.
- COMITE INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE, *Découvrez le CICR*, Genève, CICR, 2005.
- COULIBALY, Mamadou, « Coups d'État, rébellions, crises : le drame de l'Afrique » in le quotidien *Fraternité matin*, N°13529 du lundi 14 Décembre, Abidjan, 2009.
- CRESSON, André, *Socrate*, Paris, PUF, 1962.

⁵² Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Paris, Seuil, 1990, VII, 3 2 0 6, traduit par J. Tricot.

⁵³ Braud, Philippe, *Violences politiques*, p.191.

⁵⁴ Ibidem.

- DENG, Francis, *Les réfugiés de l'intérieur : un défi pour la communauté internationale*, Paris, Nouveaux Horizons, 1993, traduit par Larry Cohen.
- FINLEY, Moses, *Les anciens grecs*, Paris, François Maspero/Fondations, 1981, traduit de l'anglais par Monique Alexandre.
- FREUD, Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, Paris, Payot, 2011.
- HYTIER, Adrienne, *La guerre*, Paris, Bordas, 1991.
- JAEGER, Williams, *Paideia*, Paris, Gallimard, 1988.
- LONIS, Raoul, *La cité dans le monde grec*, Paris, Nathan, 1996.
- MISRAHI, Robert, *Qu'est-ce que l'éthique ?*, Paris, Armand Colin, 1997. MOREL, Yves, « L'humanité peut-elle régler la guerre ? », in *Débats-Courrier d'Afrique de l'Ouest*, N° 44, Avril 2007.
- PLATON, *Les Lois*, Paris, Les Belles-Lettres, 1953, traduit par E. Chambry.
- PLATON, *Ménexène*, Paris, Flammarion, 1967, traduit par E. Chambry.
- PLATON, *La République*, Paris, Flammarion, 1996, traduit par R. Baccou.
- PLATON, *Premier Alcibiade*, Œuvres complètes, Paris, Flammarion, 2011, sous la direction de Luc Brisson.
- PLATON, *Second Alcibiade*, Œuvres complètes, Paris, Flammarion, 2011, sous la direction de Luc Brisson.
- SORO, David, *L'intégration, condition de la paix et du développement en Afrique*, Abidjan, Balafon, 2011.
- THUCIDIDE, *La guerre du Péloponnèse*, Tome 2, Paris, Gallimard, 1966.